

11914 B
41914 B₂

- 2 -

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE XLIV

SERTA LEODIENSIA

AD CELEBRANDAM PATRIÆ LIBERTATEM
IAM CENTESIMVM ANNUM RECUPERATAM
COMPOSVERVNT
PHILOLOGI LEODIENSES

MÉLANGES DE PHILOGIE CLASSIQUE PUBLIÉS
A L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

Euripide et les événements de 431-424

PAR

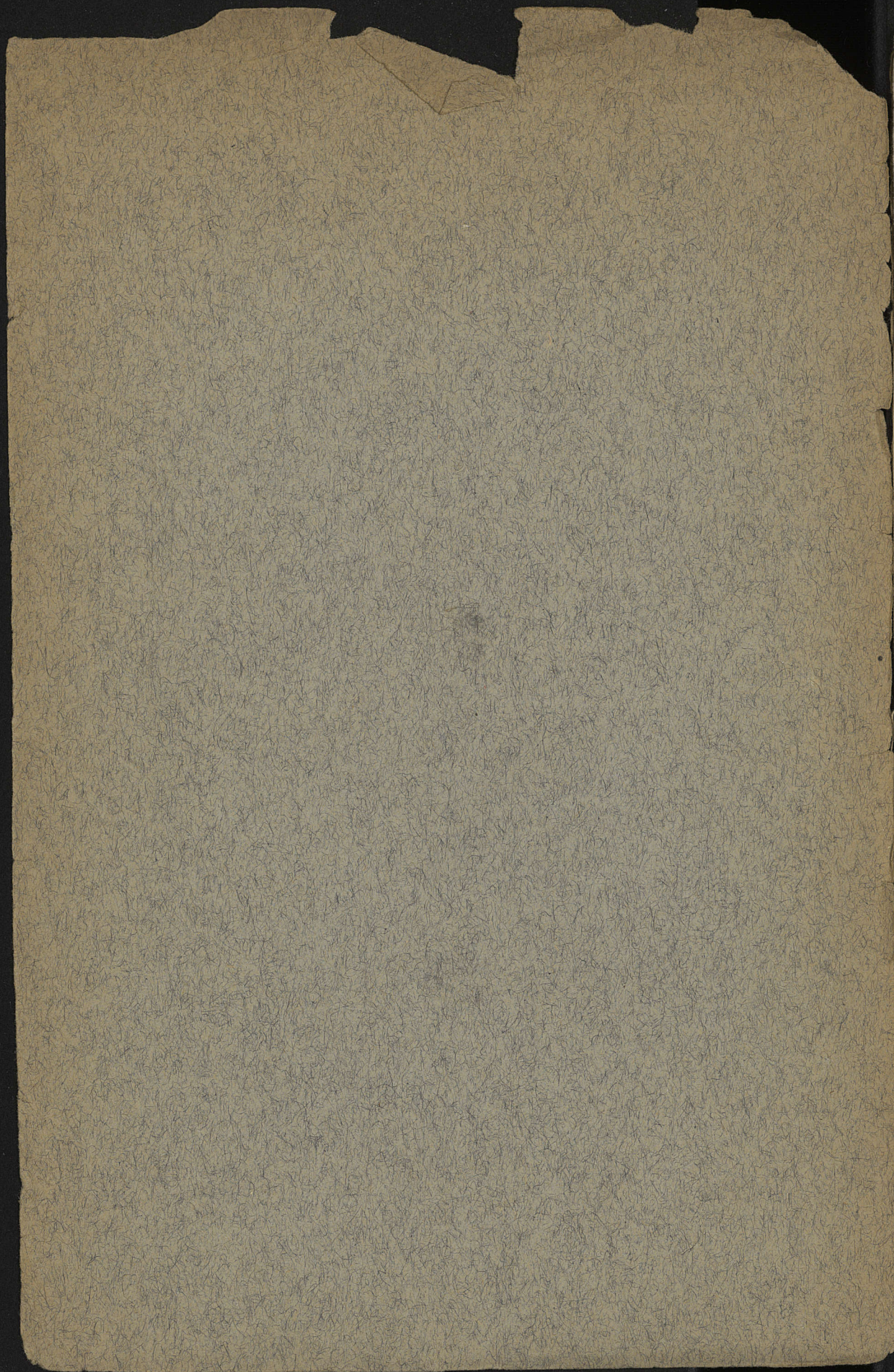
MARIE DELCOURT

1930

mp. H. VAILLANT-CARMANNE, S. A.
Imp. de l'Académie
4, PLACE ST-MICHEL, 4
LIÈGE

ÉDOUARD CHAMPION
Libraire-Éditeur
5, QUAI MALAQUAIS, 5
PARIS





BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

FASCICULE XLIV

SERTA LEODIENSIA

AD CELEBRANDAM PATRIÆ LIBERTATEM
IAM CENTESIMVM ANNUM RECUPERATAM
COMPOSERVNT
PHILOLOGI LEODIENSES

MÉLANGES DE PHILOGIE CLASSIQUE PUBLIÉS
A L'OCCASION DU CENTENAIRE
DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

Euripide et les événements de 431-424

PAR

MARIE DELCOURT

1930

mp. H. VAILLANT-CARMANNE, S. A.
Imp. de l'Académie
4, PLACE ST-MICHEL, 4
LIÈGE

ÉDOUARD CHAMPION
Libraire-Éditeur
5, QUAI MALAQUAIS, 5
PARIS



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311

LECTURE NOTES

BY

JOHN H. COOPER

Euripide et les événements de 431-424

PAR

Marie DELCOURT

Trois pièces d'Euripide, *les Héraclides*, *Andromaque* et *les Suppliantes*, sont pleines de sentiments inspirés par la guerre. Le poète y laisse paraître son émotion de citoyen d'Athènes et l'on sent qu'il écrit sous le choc des événements. Seulement, pendant la première partie de la guerre du Péloponèse, les succès et les revers passèrent si rapidement qu'il est toujours difficile de savoir quel fait exactement inspire tel mouvement d'espoir, ou de découragement, ou d'indignation. Comment dater les trois pièces ? Pour la plus tardive, les *Suppliantes*, l'argumentation de M. Henri Grégoire pour la date 422 paraît tout à fait irréfutable. Quant aux *Héraclides*, ils me paraissent s'expliquer par les événements de l'été 427 et *Andromaque* par ceux de 424. M. Méridier estime les deux pièces un peu plus anciennes, pour des raisons qui ne me semblent pas convaincantes, mais qu'il est nécessaire d'examiner de près.

* * *

M. Méridier admet que les *Héraclides* furent composées entre 430 et 427 à cause de l'oracle de Loxias, cité par Eurysthée mourant. L'oracle prédit malheur aux Héraclides qui violeraient Marathon, hôtesse des enfants d'Hercule. « Or, en 430, l'armée spartiate avait pour la seconde fois ravagé l'Attique, mais épargné la Tétrapole. Par contre, en 427, la dévastation fut complète. La prophétie *ex eventu* d'Eurysthée fixe donc la composition des *Héraclides* entre 430 et l'été de 427 ».

C'était déjà l'opinion de Wilamowitz, qui dit, dans ses *Analecta Euripidea* (p. 152) « L'oracle d'Eurysthée, qui annonce l'invasion des Héraclides, c'est-à-dire des Spartiates, en Attique, date la pièce avec assez de certitude. Il y eut des invasions en 431, 430, 428, 427,

425. Si les envahisseurs dépassaient Pallène, ils seraient vaincus. Or, en 427, ils envahirent impunément tous les bourgs de l'Attique, même ceux qu'ils avaient épargnés jusque là. C'est pourquoi la pièce fut jouée entre 430 et l'été de 427. En effet, c'est une loi de ce genre de prophétie que ce qui a été donné après coup est conforme aux événements, ce qui a été donné avant le fait est démenti par lui ». Et Wilamowitz signale que Maurice Haupt plaçait, lui aussi, les *Héraclides* au début de la guerre d'Archidame.

Ainsi donc, Euripide aurait écrit les *Héraclides* pour donner à entendre que les Spartiates ne violeront pas impunément Marathon. Sa prédiction a été démentie par les événements de 427. Donc, il a dû écrire la tragédie avant l'invasion, c'est-à-dire, comme dernière limite, pendant l'hiver 428-7, pour les Dionysies du printemps.

S'il en était ainsi, il faudrait remarquer la singulière imprudence d'Euripide qui, ignorant tout des intentions des Spartiates, irait déclarer solennellement que, s'ils entrent à Marathon, ils seront battus. Euripide savait parfaitement que, si l'armée lacédémonienne voulait envahir la Tétrapole, rien ne l'en empêcherait. L'impunité immédiate lui était assurée puisque l'état-major athénien, continuant le plan de Périclès, n'opposait aucune résistance à l'invasion. Aussi, en prédisant malheur aux *Héraclides* s'ils saccagent Marathon, asile de leurs ancêtres, a-t-il soin de ne pas dire quand la vengeance frappera. Voici ce qu'annonce Eurysthée au chœur des Athéniens :

« Mort, vous m'enterrerez où le veut le destin, aux pieds de la divine vierge de Pallène. En moi, couché sous la terre, tu auras pour toujours un ami, la cité un métèque qui sera son sauveur et les descendants des *Héraclides* l'ennemi le plus déclaré, le jour où ils pénétreront ici avec de grandes forces, traîtres au bienfait reçu (trad. Méridier) ».

En écrivant cela, Euripide ne cherche pas à faire entendre qu'une invasion spartiate à Marathon serait punie par une défaite foudroyante, miraculeuse : croire cela, ce serait vraiment lui supposer trop de simplicité ou, pour son auditoire, trop de mépris. Sans compter qu'il savait mieux que personne qu'une prophétie trop précise pouvait être démentie d'une heure à l'autre. Aussi s'en tient-il à une menace lointaine : « Si les Spartiates entrent à Marathon, cela ne leur portera pas bonheur ». Et cette menace ne pouvait avoir, dans l'âme des auditeurs, son plein retentissement, que si elle venait après l'invasion, faisant sonner l'espoir d'une chance meilleure, la promesse

d'une revanche. Voilà une première raison qui nous donne à penser que les *Héraclides* furent écrits après 427, peut-être pour les Dionysies de 426, peut-être même pour celles de 425.

Comment pourrait-on placer, entre *Médée* et *Hippolyte*, deux œuvres d'une si étonnante inactualité, cette pièce d'un patriotisme douloureux et passionné ? Que, ni dans *Médée*, ni dans *Hippolyte*, il n'y ait la moindre trace des soucis du présent, cela vaut bien qu'on s'y arrête un instant. *Médée* fut jouée au moment où le roi Archidame se préparait à envahir l'Attique. De toutes les villes de la Grèce, celle qu'on déteste le plus à Athènes, c'est Corinthe. Euripide écrit une pièce corinthienne où il n'y a pas un mot contre Corinthe. Bien plus, il traite une légende dont les versions anciennes attribuent un rôle odieux aux gens de la ville. Il change la version, ou il adopte une version récemment modifiée (ce n'est pas le lieu de reprendre ici la question Néophon qui, dans l'état actuel de nos connaissances, paraît bien insoluble), si bien que, plus tard, on ira racontant que ce sont les Corinthiens qui ont payé Euripide pour qu'il charge Médée du meurtre des enfants. Histoire absurde, mais qui montre avec quel détachement, en 431, Euripide parlait des ennemis d'Athènes.

Dans *Hippolyte*, même impassibilité, plus extraordinaire encore, si l'on réfléchit que la pièce fut écrite après deux invasions et terminée après l'année affreuse qui suivit la peste. On pourra objecter qu'Euripide a repris là une œuvre ancienne, parce qu'il arrivait plus aisément à s'y libérer du présent. Mais, si le présent, c'est-à-dire les malheurs d'Athènes en l'an 429, avaient possédé son esprit pendant qu'il écrivait *Hippolyte*, son Thésée en porterait bien quelques marques. Il y a deux Thésée : le beau cavalier de la légende ancienne, qui court les aventures en y montrant plus de bravoure que de délicatesse et le Thésée législateur de la légende attique, celui qui apparut aux combattants de Marathon, le Thésée qui incarne toutes les vertus athéniennes. C'est de ce second Thésée qu'Euripide a fait la figure centrale de ses *Suppliantes*. Rien ne l'empêchait de la mettre aussi dans *Hippolyte*. Son enfance de petit Athénien né vers 480 avait été nourrie des exploits du héros vertueux, tels qu'ils sont racontés dans les dithyrambes de Bacchylide et les sculptures des temples. Si Euripide, en 429, avait été le patriote passionné qu'il fut au moment où il écrivait les *Héraclides*, il aurait probablement dessiné son Thésée de telle sorte qu'on pût y reconnaître, comme dans le bon roi des *Suppliantes*, quelque chose du symbole d'Athènes. Il n'y songe même

pas et il écrit une pièce dans laquelle il n'y a pas une allusion ni aux malheurs ni aux espérances du présent.

Est-il téméraire de conclure de là que, trois ans après le début de la guerre, Euripide n'avait pas encore sa pensée engagée au service d'Athènes, telle que nous la trouvons dans les *Héraclides* ? On pourra objecter que le silence ne prouve jamais rien et que nous ignorons si, dans les pièces qui furent jouées avec *Médée*, avec *Hippolyte*, ou entre 431 et 428, il n'y eut pas des œuvres inspirées par les événements contemporains. C'est fort peu probable. Une des caractéristiques de l'art d'Euripide — et c'est même là sa foncière infirmité — c'est que ce grand poète n'a jamais su *penser en légendes*, c'est-à-dire transcrire d'un seul mouvement un événement fabuleux et l'apport de son expérience personnelle, faire de la narration du mythe et de sa réflexion sur le mythe deux notes d'un accord parfait où l'auditeur perçoit une unité indissociable. La pensée d'Eschyle se résorbe totalement dans le mythe, si bien que pensée et mythe ne se distinguent plus l'un de l'autre. Chez Euripide, des sentiments, des expériences personnelles restent à la surface du drame, sans se mêler à lui. C'est pour cela que nous en savons si long sur ce qu'il pensait. Ses souffrances, ses aspirations, ses espérances, il ne parvient jamais à les pétrir de façon qu'elles s'incorporent complètement à la matière tragique. Il arrive toujours un moment où, à une dissonance, à une exagération, nous sentons que ceci ne vient pas du héros dramatique mais du poète lui-même.

Aussi peut-on affirmer que, si Euripide, en 431 et en 428, avait été profondément touché par la guerre, nous le saurions. Jamais, à travers deux longues pièces, il ne serait arrivé à nous cacher son émotion. Du reste, nous savons par deux allusions au bannissement d'Anaxagore, dans *Médée*, qu'Euripide, déjà alors, aimait à indiquer dans ses drames, d'une façon intelligible, ses préoccupations personnelles. S'il n'y a d'allusion à la guerre ni dans *Médée* ni dans *Hippolyte*, c'est qu'à cette époque, la guerre n'incitait pas Euripide à engager un dialogue avec le peuple athénien.

Puis, tout à coup, le poète fait jouer une tragédie qui est à peine une œuvre d'art, dont la psychologie est enfantine et les miracles assez indignes d'un ami des philosophes. L'œuvre est faite uniquement pour rendre du courage à un peuple qui défaillait. Après *Hippolyte*, qu'est-il arrivé qui arracha Euripide à sa sérénité pour le jeter en pleine action, pour faire de ce poète une voix parlant au peuple ?

Il me paraît impossible d'expliquer les *Héraclides* si l'on y méconnaît l'émotion qui suivit la prise de Platée. Le rôle des Spartiates dans cette affaire parut si odieux qu'au temps d'Isocrate on leur reprochait encore leur conduite. Du côté spartiate, on ripostait en jetant l'affaire de Mélos à la tête des Athéniens. Chez Thucydide, les deux injustices, celle de 427 et celle de 416, se correspondent, pesées à la même balance. Euripide, pénétré du sentiment de la seconde, écrira les *Troyennes*. Quant à la première, il suffit d'en lire le récit pour se rendre compte, d'abord, que les *Héraclides* furent écrits peu après le moment où Platée fut détruite — et c'est le même été où Marathon fut ravagé — ; ensuite, qu'Euripide a condensé en une seule légende tout l'enseignement qu'il tire des deux événements, si bien que l'oracle d'Eurysthée, forgé par lui, dit : « Malheur aux Héraclides s'ils ravagent Marathon », mais tout le monde entendit : « Malheur aux Spartiates qui ont détruit Platée ».

En effet, le sac de Platée signifie tout autre chose que l'invasion de la Tétrapole. Les Lacédémoniens, en guerre déclarée avec Athènes, avaient parfaitement le droit de n'épargner aucun des bourgs de l'Attique, même celui où un vieux mythe mettait l'asile des enfants d'Hercule. Euripide savait à quoi s'en tenir sur la valeur des légendes, qu'il remaniait si audacieusement. Ecrire une pièce pour faire entendre cette platitude : « Athéniens, rassurez-vous, les Spartiates n'entreront pas à Marathon » (c'est exactement ce que Wilamowitz veut qu'il ait fait), ce serait lui supposer bien de la naïveté.

Au contraire, la prise de Platée est un véritable crime politique, si grave que l'on comprend que le poète Euripide soit sorti de son impassibilité pour annoncer aux coupables que leur acte leur porterait malheur. Après la bataille de 479, Pausanias avait fait un sacrifice solennel à Zeus libérateur et promis aux Platéens que, si jamais personne les attaquait injustement et pour les asservir, les alliés présents les assisteraient de tout leur pouvoir ⁽¹⁾. L'événement de 427 était une violation flagrante du serment de Pausanias.

Or, les Spartiates avaient les mêmes devoirs de reconnaissance envers Platée que les Héraclides envers Marathon. Seuls de tous les Béotiens, les Platéens ont aidé les alliés grecs « avec un zèle au dessus de leurs forces ⁽²⁾ ». Leur territoire abrite le tombeau des Spartiates

(1) THUC. I, 71.

(2) THUC. III, 54. On objectera que l'argument est tendancieux et que Thucydide le met dans la bouche des Platéens. C'est possible. Mais c'est la thèse qu'Euripide, à Athènes, entendait défendre tous les jours. Il ne pouvait en adopter d'autre.

morts dans la lutte contre l'envahisseur, de même que la petite martyre Macarie repose à Marathon. Quand Pausanias a fait graver son nom sur le trépied offert à Delphes, les Lacédémoniens ont effacé l'inscription et mis à la place le nom des cités qui ont vaincu les Mèdes ⁽¹⁾. Ainsi, par la volonté du peuple lacédémonien, l'union des Spartiates et des Platéens se trouve solennellement commémorée devant le Dieu de Delphes. C'est probablement parce qu'il pense à ce détail qu'Euripide attribue à Loxias l'oracle qu'il met dans la bouche d'Eurysthée.

Entre la fable des Héraclides à Marathon et l'histoire des Spartiates à Platée, il y a non seulement une parfaite correspondance, mais encore un lien historique : en 479, lorsque les alliés discutèrent pour savoir qui conduirait l'armée, on donna sans contestation la direction de l'aile droite aux Spartiates parce qu'ils descendaient des Héraclides. A ces Lacédémoniens qui se donnent si pieux, Euripide rappelle qu'au mépris des souvenirs, de la reconnaissance et de la religion ils ont ravagé Marathon, qu'au mépris des traités ils ont ravagé Platée alors que sans Athènes la race de leurs rois aurait été anéantie dans sa souche et que, sans la courageuse Platées, la Grèce de 479 ne serait peut-être pas restée libre. Et il leur annonce un revirement du sort.

Si les *Héraclides* ont été joués en 426, Euripide n'a pas attendu l'exécution des menaces d'Eurysthée. Il est vrai qu'elles étaient assez vagues pour ne promettre aucun événement immédiat. Mais, pendant l'été de 426, deux faits nouveaux se produisirent.

D'abord, Agis dut renoncer à envahir l'Attique à cause des tremblements de terre qui contrarièrent ses mouvements ⁽²⁾. Les tremblements de terre firent du tort aux Athéniens, mais certes beaucoup moins que n'aurait fait une invasion spartiate. Vit-on là le commencement de la revanche promise par Eurysthée ?

Vers la même époque, les Spartiates fondèrent à Trachinie une colonie destinée à menacer l'Eubée. Ils eurent l'audace, un an après avoir saccagé Marathon, de l'appeler Héraclée. Elle échoua et ne nuisit en rien à Athènes ⁽³⁾.

Aux Dionysies de 425, les Athéniens, encore très indignés par l'affaire de Platée, commençaient donc à espérer un retour du sort

(1) THUC. I, 132.

(2) THUC. III, 89.

(3) THUC. III, 92-3. DIOD. SIC. XII, 59.

en leur faveur. La prophétie d'Eurysthée commençait à se réaliser. Si l'on y tient absolument, on peut croire qu'Euripide l'a faite *ex eventu*. Mais ce n'est pas cela qui, dans la pièce, est important : sans être devin, on pouvait bien penser, même aux pires heures de 429 et de 427, qu'Athènes reverrait des jours meilleurs. Ce qui est capital dans les *Héraclides*, c'est l'idéologie qui remplit la pièce : cette confiance en une Athènes généreuse et loyale n'a pu devenir chez Euripide le sentiment passionné que nous savons, qu'après qu'il vit Sparte manquer de générosité dans l'affaire de Marathon, manquer de loyauté dans l'affaire de Platée. L'esprit de la pièce s'explique parfaitement après les événements de l'été 427 ; l'encouragement contenu dans la prophétie d'Eurysthée se justifie mieux encore après les événements de l'été 426, mais cette prophétie est assez vague pour avoir pu être écrite avant le revirement du sort, au moment où Euripide espérait et attendait une meilleure fortune pour Athènes.

Hécube fut certainement jouée en 424 ; *Héraclès furieux* est probablement de la même année. Ces deux pièces contiennent quelques brèves allusions à des événements contemporains, mais elles ne sont pas traversées par l'émotion de la guerre. Elles ont été écrites au moment du succès de Sphactérie : le patriotisme d'Euripide parle quand Athènes est en danger ; il redevient tacite dès qu'elle est heureuse.

* * *

Pour *Andromaque*, la question est plus compliquée. La pièce contient quelques allusions à des événements dont il est difficile de conclure quoique ce soit. Un scholion du vers 445 dit que la pièce, d'après les élèves de Philochore, fut écrite parce que les Spartiates avaient violé un traité. M. Méridier montre très bien qu'on ne peut préciser ce renseignement. Philochore l'a probablement induit du passage même de la pièce. S'il avait su quel traité avait été violé, il l'aurait dit et le scholiaste n'ajouterait pas aussitôt que la date de la pièce est incertaine. De même, MM. Parmentier et Méridier renoncent avec raison à chercher le nom de la ville « jadis alliée de Sparte, aujourd'hui son ennemie » contre laquelle Ménélas part en guerre (*Andr.* 734).

De plus, il y a dans *Andromaque* des mouvements violents qui partent non du mythe, mais de l'âme même du poète : indignation contre Sparte, reine du mensonge, hostilité contre le dieu de

Euripide emploie un procédé analogue à celui d'Eschyle dans les *Perses* et il le fait servir à créer l'opinion de la façon la plus habile et la plus insidieuse.

Il est tentant de suivre Robertson et d'imaginer *Andromaque* jouée en Molossie. Mais, pour cela, il faut la placer après la paix de Nicias. Car Tharypas était un enfant en 429 ⁽¹⁾ et, comme il fut le premier civilisateur de son pays, il ne semble pas qu'une pièce athénienne aurait trouvé avant lui, en Molossie, un public capable de la comprendre.

Or, il paraît impossible de reculer si bas la date d'*Andromaque*. Les indices métriques, le ton violent de la tragédie donnent à penser que le scholiaste du vers 445 a raison lorsqu'il fixe approximativement la pièce au début de la guerre. De plus, une chose paraît tout à fait certaine, c'est que, lorsqu'elle fut composée, les affaires d'Athènes allaient mal. Car, dès qu'elles vont mieux, l'on voit tomber l'exaltation patriotique d'Euripide. Il lui faut l'inquiétude pour tendre son sentiment national. Lorsqu'il est encore sûr de la victoire athénienne, il écrit *Médée* et *Hippolyte*, où le présent n'affleure pas. Sous l'influence du succès de Sphactérie, il écrit *Hécube* et *Héraclès*. Les victoires d'Athènes lui donnent congé. *Andromaque* est écrite sous l'impression du danger. Et tout donne à penser que le danger était dans la Grèce du Nord.

On pense aussitôt à la marche foudroyante de Brasidas à travers la Thessalie, appelé par Perdicas et les villes révoltées de la Thrace. Les accusations de Pélée et d'Andromaque contre Sparte répondent assez exactement aux harangues que Brasidas tint aux villes hésitantes. Thucydide nous en a gardé un exemple : le discours aux gens d'Acanthe, en septembre 424. Euripide avait toutes les raisons du monde de redouter un homme de la valeur de Brasidas, qui s'imposait par sa bravoure et sa loyauté. Ce qu'il fallait faire comprendre aux villes et aux princes du Nord, c'est que tous les Spartiates ne ressemblaient pas à Brasidas. La vieille légende était là ; il suffisait d'appuyer sur certains traits pour opposer aux promesses de Brasidas le tableau complet de la brutalité, de la déloyauté spartiate.

La scène d'Andromaque se passe, non en Epire, mais à Phthie, près de Pharsale, en Thessalie. Je crois vraisemblable qu'*Andromaque* fut écrite en 424, pour être jouée dans une ville de l'alliance ou une

⁽¹⁾ THUC. II, 80.

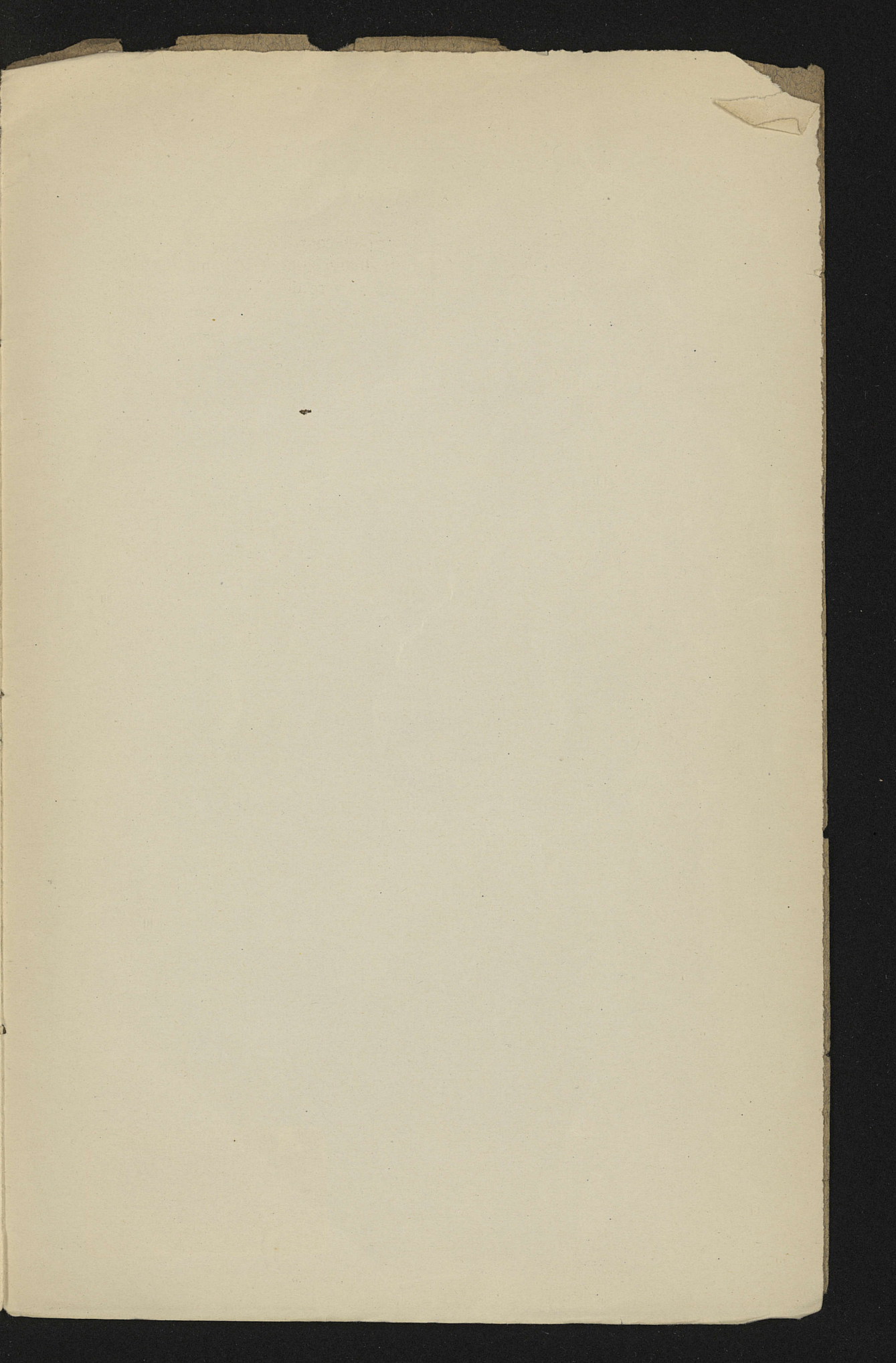
colonie athénienne du Nord-Est. Acanthe, Mendé, Scioné, Toroné étaient des villes moyennes où la plus grande partie de la population devait être en état de comprendre une tragédie attique. L'influence laconisante y était active. C'est elle qu'Euripide voulait combattre. Démocratès, un partisan d'Athènes, accorda son parrainage à la pièce, probablement parce que les spartophiles étaient puissants et qu'on ne voulait pas les provoquer dès l'abord en leur présentant une œuvre du plus célèbre des poètes attiques.

Si l'on imagine *Andromaque* écrite en 424, pour être jouée dans une ville hésitante de la Chalcidique, toute l'idéologie de la pièce devient claire. Euripide reproche au dieu de Delphes de n'être pas supérieur aux rancunes humaines : « Voilà comment le Seigneur qui donne à autrui des oracles, l'arbitre du droit pour tout le genre humain, a traité, pendant qu'il lui offrait réparation, le fils d'Achille. Il s'est souvenu de vieilles querelles, comme un homme méchant. Comment donc serait-il sage (1161 sq.) ? » C'est exactement ce que les Athéniens reprochaient à l'oracle. Celui-ci, avant la guerre, s'était engagé dans le parti des Spartiates et tout récemment, au printemps de 426, avait promis son appui à la colonie lacédémonienne d'Héraclée de Trachinie. La destruction de Platée avait remué toute la Grèce sans émouvoir le dieu qui se voulait l'arbitre du droit pour tout le genre humain.

Enfin, il ne faut pas oublier le fait suivant :

Dans les événements de 424, Thucydide raconte que les Spartiates firent partir avec Brasidas, comme hoplites, 600 hilotes dont ils étaient heureux de se débarrasser, car on craignait une révolte (IV. 80). Il rappelle à se propos un événement antérieur, dont il ne donne pas la date exacte : les hilotes trahis et massacrés par les Spartiates qui leur avaient promis la liberté en récompense de leur belle conduite à la guerre. Si Thucydide a cru devoir consigner cette histoire atroce, si, dans sa glaciale impartialité, il a estimé les Spartiates capables de promener par les temples 2000 esclaves, la tête couronnée pour la fête de l'affranchissement et ensuite de les faire disparaître sans que personne sût ce qu'ils étaient devenus, on devine si la chose, en Attique, dut être racontée et grossie avec l'indignation sincère que peut soulever un tel acte et l'indignation factice qui s'y ajoute, en temps de guerre, lorsqu'il s'agit d'un ennemi. Par cette violente émotion s'expliquent les passages où Euripide parle du respect dû aux esclaves.

On objectera que le mépris d'Euripide contre les classifications sociales lui est naturel ; qu'il est individualiste par tempérament et par doctrine ; qu'il n'a pas attendu le massacre des hilotes pour savoir qu'un homme libre se déshonore en violant la foi promise à un esclave. C'est évident. Mais Euripide n'est pas un poète qui se trouve devant le champ ouvert de sa conscience comme devant un paysage dont tous les points sont également éclairés. Les événements lui rendent le service de jeter la lumière sur tel ou tel accident qui, brusquement, sort de l'ombre. Le poète, à nous le faire découvrir, met une véhémence, une passion qui prouve que pour lui-même la joie de la découverte est toute fraîche et récente encore. Du reste, si Euripide est si attirant, c'est précisément parce que, jusque dans sa vieillesse, les choses ont gardé des révélations pour ses yeux toujours neufs.





ULg - C. I. C. B.



709305156

LIBER

